

Fabien Ruiz, entre simplicité et virtuosité

Claquettiste de renommée internationale, avec plus de 1500 spectacles à travers le monde, Fabien Ruiz est un enfant de Bourg-la-Reine. L'année dernière, il a coaché les acteurs du film *The Artist*, Jean Dujardin et Bérénice Béjo, et chorégraphié toutes les scènes de claquettes. Une expérience qu'il partage avec nous. Portrait d'un artiste talentueux et pétri de simplicité...

Comment votre passion pour les claquettes est-elle née ?

Tout à fait par hasard. Titulaire d'un diplôme de réalisateur et investi dans le milieu cinématographique, je me suis inscrit à un cours de claquettes, à Paris, sur les conseils d'un ami. Je n'en connaissais, pour ainsi dire, que ce que l'on voit au cinéma. Quelques mois plus tard, j'ai appris qu'il y avait des cours à Bourg-la-Reine, au CAEL. Je m'y suis alors inscrit. Au bout d'un an, quittant la région parisienne pour Nice, la professeure m'a proposé de la remplacer. J'ai accepté. C'était en 1985, j'avais 23 ans. Mais la passion était née dès les premiers cours car j'ai très vite été enthousiasmé par le fait de faire de la batterie avec les pieds. Pouvoir effectuer ce travail de musicien, grâce aux claquettes, a été une vraie révélation pour moi.

Quelles sont, selon vous, les qualités essentielles pour être un bon claquettiste ?

Il faut avoir l'oreille. La précision d'une note étant bien plus importante que la précision d'un mouvement, il convient d'être extrêmement précis dans la musicalité des mouvements de claquettes.

Quelle est la place des claquettes dans le monde d'aujourd'hui ?

Quasiment inexistante. Il y a eu un peu plus de 2000 films qui intégraient des claquettes entre 1928 - début du cinéma sonore - et 1942 - entrée en guerre des États-Unis. Aujourd'hui il y a environ un film tous les 4 ans avec les claquettes. Malheureusement, celles-ci pâttissent d'une image vieillissante, collée aux années 30 alors que, comme tout instrument, elles ont évolué. On a trop souvent tendance à croire qu'elles sont inévitablement liées aux comédies musicales. Pour ma part, l'une de mes spécialités consiste à faire des claquettes sur différents styles musicaux : classique, funk, reggae, hip-hop... tout est possible.

Quelle est la part d'improvisation dans vos spectacles ?

Énorme ! J'ai découvert le jazz grâce aux claquettes et l'essence même du jazz, c'est l'improvisation. Quand je suis seul en scène, j'improvise à 100 %. Par contre, avec ma compagnie, quand nous nous produisons, il y a beaucoup moins d'improvisation car c'est plus agréable de voir plusieurs claquettistes faisant les mêmes pas en même temps.

Vous aimez cette sensation de naviguer sans filet ?

Absolument. J'ai des notions musicales depuis des années qui me permettent de ne pas être perdu. L'improvisation c'est la liberté et le partage d'un langage universel qui permet de dialoguer, de se coordonner avec les musiciens de manière naturelle.

Tout au long de votre carrière, vous avez côtoyé de multiples artistes de renom, à travers le monde entier.



© Didier Pallages.

Quel est aujourd'hui votre rêve le plus fou ?

Je ne me pose pas la question car depuis 25 ans que je fais ce métier tout ce qui m'arrive est un rêve, ne serait-ce que parce que je n'avais absolument pas projeté de devenir un jour claquettiste professionnel. Par exemple, le fait d'être engagé et de tourner dans les studios de la Warner sur une grosse production comme *The Artist*, avec des décors, accessoires et costumes hollywoodiens et que le film soit projeté à Cannes, tout cela est magique. Je prends les rêves comme ils viennent.

Comment est née « l'aventure *The artist* » ?

J'ai été contacté six mois avant le tournage par Bérénice Bejo, l'actrice principale. Je lui ai donné des cours particuliers durant cinq mois. Puis, j'ai enseigné les claquettes à Jean Dujardin durant deux mois. Ensuite, à la mi-mai de l'année dernière, je les ai fait travailler ensemble. Au départ je ne devais pas m'occuper des chorégraphies mais finalement, de coach claquettes, je suis devenu le chorégraphe du film.

Comment s'est déroulée votre collaboration avec Jean Dujardin ?

Très bien. On est parti de zéro. L'objectif était pourtant de donner l'impression que les acteurs étaient des claquettistes expérimentés. On a du atteindre des performances d'un niveau de 15 ans de pratique en quelques mois. Cela n'a pas posé de problème car les acteurs, sachant qu'ils doivent atteindre un objectif précis et qu'il y a des enjeux importants (la crédibilité du film en dépend), n'hésitent pas à redoubler d'efforts. C'est un enseignement très différent de celui que l'on prodiguerait à une personne qui pratique les claquettes juste pour ses loisirs. On travaillait deux heures par jour et à chaque cours j'avais l'impression que Jean avait progressé d'un mois. Le conseil que je donne toujours c'est de s'exercer aux claquettes toute la journée... chez soi, partout, même avec des chaussures de ville. Cela permet d'améliorer les automatismes. L'avantage des claquettes c'est qu'on peut tout le temps travailler les mouvements.

Avez-vous doublé les acteurs ?

Oui, seulement pour la post synchronisation. C'est-à-dire que l'on est obligé de rajouter un son, après, en studio qui n'est pas le son d'origine car l'acteur ne réalise pas ses performances avec des chaussures prévues pour les claquettes. J'ai donc dû reproduire les mêmes mouvements pour la bande sonore, mais je puis vous assurer que les pieds que l'on voit à l'écran sont toujours ceux de Jean et Bérénice (sourire).

Aurons-nous la chance de vous voir prochainement à Bourg-la-Reine ?

Si j'y suis invité, c'est avec plaisir que je me produirai ici. Sinon, avec le CAEL, nous ambitionnons de rééditer les Rencontres de claquettes, mais pour l'instant nous réfléchissons à la formule idéale (période, organisation, etc.).

Propos recueillis par Stéphane Jean-Théodore.